

A bout portant

(Nouvelle publiée dans le journal *Côté femme*)

Comme chaque matin, l'agent de surveillance Stéphane Rambert releva la sentinelle postée devant l'immeuble de la société commerciale *Héra* à neuf heures tapantes. Après avoir salué son collègue, il s'installa dans la guérite et, le pistolet-mitrailleur Uzi en bandoulière, balaya la rue d'un air concentré.

La sécurité avait été renforcée depuis que le grand patron de la firme avait reçu des menaces de mort, émanant pour la plupart de l'OMLC – Organisation mondiale de lutte contre le capitalisme. Dénoncée, comme beaucoup d'autres entreprises, pour sa recherche effrénée du profit et sa propension au licenciement abusif, *Héra* figurait en deuxième position sur la liste des « compagnies à abattre ». Rien que cette année, les activistes de l'OMLC avait revendiqué une dizaine d'attentats à la bombe, tous meurtriers.

Le capitaine Bollé, le chef de la sécurité, avait pris des mesures de protection drastiques : augmentation des effectifs, interdiction de stationner devant l'immeuble, mise en place de détecteurs de métaux et de charges explosives à l'entrée du bâtiment. Sans parler des « mouches » qui circulaient à tous les étages. Ces machines volantes de la taille d'un œuf de pigeon analysaient l'air ambiant pour dépister une éventuelle attaque chimique ou bactériologique. Bollé avait recommandé la plus extrême vigilance à ses hommes : les terroristes étaient prêts à tout, y compris à tuer des innocents, pour parvenir à leurs fins.

Alors que Rambert se livrait à des considérations sur la vie et la mort, une silhouette jaillit du brouillard, à une trentaine de mètres. Vêtu d'un long manteau battu par le vent, l'homme marchait dans sa direction. Absorbé, Rambert fixait sans la voir cette ombre qui ondulait dans son champ visuel. Le type allongea le pas. Il ne prit pas la peine d'attendre que le feu fût passé au rouge pour traverser. Une voiture fit une embardée pour l'éviter. Une autre pila devant lui dans un crissement de pneus. Furieux, le chauffeur frappa le klaxon du poing. Le bruit assourdissant de l'avertisseur arracha Rambert à ses pensées. A présent, le gars était à moins de cinq mètres de lui. Son cœur s'emballa lorsque leurs regards se croisèrent.

Il connaissait cet individu.

Comme sur les photos, les yeux de Roger Cronos, l'un des leaders de l'OMLC, brillaient d'un éclat haineux. Sans réfléchir, Rambert arma la culasse du PM et le braqua sur Cronos en hurlant :

- Halte !

Cronos continua d'avancer, ignorant cette sommation.

- Halte ou je fais feu ! menaçait Rambert, l'index crispé sur la queue de détente.

L'autre s'immobilisa et arbora une mimique narquoise.

- A genoux ! s'époumona Rambert. J'ai dit : « A genoux ! ». (Cronos s'exécuta avec nonchalance.) Mains sur la tête !

Effrayés, les passants se dispersèrent. Rambert bondit hors de la guérite, s'approcha du terroriste le plus recherché d'Europe et appliqua le canon du pistolet-mitrailleur sur sa nuque.

- Tu es un bon chien de garde, le railla Cronos.

Rambert lui décocha un coup de crosse sur le crâne.

- Ta gueule ! tonna-t-il.

Cronos eut un soupir d'agacement.

- Mes intentions sont pacifiques, souffla-t-il. Je veux juste parler à ton maître. (Du menton, il désigna l'émetteur-récepteur fixé à la ceinture du soldat.) Préviens-le.

Rambert s'empara de l'appareil et, du pouce, sélectionna la fréquence de son supérieur.

- Bollé, j'écoute.
- Roger Cronos est ici, annonça Rambert d'une voix vibrante d'excitation.
Le capitaine feignit de rire.
- Très drôle, laissa-t-il tomber d'un ton qui n'invitait pas à la réplique.
Le garde tint son sérieux et poursuivit :
- C'est la vérité, chef. Il souhaite voir Monsieur Chassin.
Troublé, Bollé se tut un instant.
- Il est seul ?
- Oui.
- J'arrive.

Une minute plus tard, une escouade surgit dans le hall de l'immeuble. Le capitaine Bollé précéda les soldats, leur commanda de se disposer en cercle autour de Cronos. Loin de manifester des signes d'inquiétude ou de nervosité, celui-ci fredonnait une chanson, un sourire provocateur posé sur les lèvres. Bollé se porta à sa rencontre, s'agenouilla devant lui. Il retira sa casquette siglée, comme pour saluer ce visiteur inattendu, et déclara :

- Sois le bienvenu, Roger. (Il se tourna vers ses hommes.) Emmenez-le.

Le bureau du capitaine Bollé se trouvait au troisième étage du bâtiment.

Debout au milieu de la pièce, les mains sur la nuque et les jambes légèrement écartées, Cronos observait les allées et venues de ses geôliers sans piper. Bien qu'il fût nu comme un ver, son visage ne reflétait aucune gêne. Bollé s'attarda sur la cicatrice qui barrait son thorax.

- Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il.

Cronos eut un haussement d'épaules.

- Je suis né avec une malformation pulmonaire. Elle s'est infectée à la suite d'une pneumonie, quand j'avais seize ans. Il a fallu opérer d'urgence.

- Moi qui croyais que c'était une blessure de guerre, se moqua Bollé. Un peu comme la mienne, ajouta-t-il en montrant le bandeau en cuir qui ceignait sa tête et cachait son œil gauche. Je l'ai perdu lors d'un attentat perpétré par la cellule de l'OMLC de Lyon.

Le terroriste afficha une mine amusée.

- Savez-vous comment mes gars vous appellent ? « Le Borgne de Chassin ».

- A ta place, je ne la ramènerai pas.

Le regard assassin, le capitaine se rencogna dans son siège. Deux types en blouse blanche procédèrent à une fouille minutieuse des vêtements et du corps de Cronos. Durant « l'exploration anale », pratiquée par un sous-officier peu habile, le terroriste ne cilla pas. Bollé le fixait, intrigué par sa passivité. Lorsque la « visite médicale » fut terminée, il ordonna à Cronos de se rhabiller puis passa en revue le maigre butin : un portefeuille contenant la carte d'identité du cofondateur de l'OMLC ainsi que des billets de banque.

Bollé repoussa son fauteuil et se leva.

- Pour quelle raison es-tu venu ? demanda-t-il au terroriste qui boutonnait sa chemise.

- J'ai quelque chose à dire à votre patron.

- Il est absent.

- Foutaise ! Je sais qu'il est ici.

- Pourquoi toi ? s'étonna le capitaine. Tu aurais pu envoyer un messenger.

- Ce que j'ai à lui révéler est de la plus haute importance.

Bollé se planta devant lui.

- De quoi s'agit-il ?

Cronos le dévisagea avec mépris.

- Je n'ai pas l'habitude de traiter avec les sous-fifres.

L'officier l'agrippa par le bras, le retourna avec brutalité et le plaqua contre un mur.

- Tu as cinq secondes ! tempêta-t-il en tordant son poignet.

- Je vous... emmerde, articula Cronos, la figure déformée par une grimace.

Ecarlate sous l'effet de la colère, Bollé saisit l'auriculaire de sa main droite et le tira vers lui d'un coup sec. L'os du petit doigt se brisa avec un craquement, arrachant un hurlement au terroriste.

- Vous pouvez me... tuer, gémit-il en tombant à genoux. Je ne dirai rien.

Bollé s'accroupit en face de lui, l'obligea à relever la tête d'un mouvement brusque.

- Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle que tu es notre prisonnier.

- Je suis ici *uniquement* parce que je l'ai décidé, imbécile, cracha Cronos.

Rambert se précipita vers le terroriste pour le frapper. Le capitaine le dissuada d'un geste, alluma une cigarette dont il souffla la fumée à la face de Cronos.

- Regarde-toi. Tu n'es plus que l'ombre de toi-même.

Il éclata d'un rire sarcastique auquel les autres firent écho. Contre toute attente, Cronos se joignit à eux.

- D'après vous, combien d'hommes se cachent dans mon ombre ? persifla-t-il.

L'expression hilare de Bollé se figea.

- Quoi ?

- Si j'étais vous, je fouillerai l'immeuble de fond en comble, capitaine, renchérit le terroriste. On ne sait jamais...

Bollé pivota vers son adjoint, le lieutenant Barbaut, et lança d'un ton autoritaire :

- Inspectez le bâtiment et contrôlez l'identité de toutes les personnes présentes.

Exécution.

- A vos ordres.

Barbaut quitta la pièce, suivi de trois types en treillis. Rambert resta pour surveiller Cronos. Celui-ci noua un mouchoir autour de son annulaire et de son auriculaire puis s'assit sur une chaise. Son sourire s'élargit à mesure que Bollé se rembrunissait.

- Vous avez peur, avouez-le.

- La ferme ! gronda l'officier.

Vingt minutes s'écoulèrent avant que la voix de Barbaut résonnât dans le récepteur qui traînait sur le bureau.

- Rien à signaler, chef, déclara le lieutenant.

- Vous en êtes sûr ?

- Affirmatif.

Bollé coupa la communication avec un juron, furieux d'avoir cédé à l'affolement.

- Rassuré ? le nargua Cronos.

Le capitaine inclina le buste, empoigna le menton du terroriste.

- A quoi joues-tu, pourriture ?

Cronos le toisa.

- Je ne parlerai qu'en présence de Monsieur Chassin.

Bollé se redressa, passa une main sur son crâne rasé.

- Comme tu voudras, soupira-t-il. Descendez-le au sous-sol, grogna-t-il à l'attention de Rambert.

Le garde menotta Cronos et le poussa vers la porte.

- Où m'emmenez-vous ? fit le terroriste.

Une étincelle de cruauté brilla dans l'œil de Bollé.

- Dans un endroit où personne ne t'entendra crier.

Stressé par les hurlements de Cronos, le factionnaire posté devant la porte des toilettes du sous-sol augmenta le volume de son baladeur.

Attaché à une chaise qui faisait face aux urinoirs mosaïqués, le terroriste n'était plus qu'une plaie. Son visage était tuméfié, le sang lui poissait les cheveux et les vêtements. Pour la énième fois, le capitaine Bollé lui posa la même question :

- Pourquoi es-tu ici ?

Cronos entrouvrit ses lèvres douloureuses et balbutia :

- Je... ne répondrai... qu'à... Chassin.

Exaspéré, Bollé lui asséna un coup de poing en pleine face.

- Tu as tort de t'obstiner à me provoquer. (Il se pencha vers le terroriste.) Si tu me dis la vérité, je ne te ferai plus souffrir. Tu as ma parole.

Cronos rassembla son énergie pour cracher à la figure de l'officier.

- Allez... au diable !

Bollé essuya le filet de salive mêlé de sang et, sans prévenir, administra une paire de gifles au terroriste.

- Prenez le relais, dit-il au lieutenant Barbaut qui assistait à la scène en silence.

Tandis qu'il se lavait les mains et les avant-bras, Rambert fit irruption dans la pièce.

- Monsieur Chassin est au courant de la visite surprise de Cronos, chef, annonça-t-il dans un souffle. Il aimerait s'entretenir avec lui.

Cette nouvelle excéda Bollé.

- Je n'en ai pas fini avec lui.

Rambert exprima son embarras par un raclement de gorge.

- Je suis désolé d'insister, mais... il vous attend dans son bureau.

- Je viens.

Le capitaine tapa sur l'épaule de Barbaut d'un geste las.

- Je ne veux pas que le vieux le voie dans cet état, murmura-t-il en désignant la silhouette du terroriste. Rejoignez-moi quand il sera présentable.

Le lieutenant acquiesça puis se mit au travail.

P-DG de *Héra International*, Edouard Chassin était âgé de soixante-cinq ans.

Symbole du capitalisme pur et dur, il était à la tête d'une fortune estimée à cent cinquante millions d'euros. Le nom de sa compagnie figurait sur plus de mille produits de consommation courante. Son profil d'empereur romain servait d'icône à plusieurs programmes informatiques sur le monde de la finance.

Les militants de l'OMLC abhorraient ce qu'il représentait. Ils l'accusaient d'enrichir les actionnaires, d'exploiter les employés et de maltraiter la main-d'œuvre dans les usines du tiers-monde. Conscients que l'attaquer en justice revenait à donner des coups d'épée dans l'eau – défendu par les meilleurs avocats, il gagnait tous ses procès –, ils avaient opté pour ce qu'ils appelaient le « terrorisme d'Etat ».

Ils préféraient l'action aux grands discours.

Plongé dans ses pensées, Cronos sursauta lorsque Chassin prit la parole.

- Qu'avez-vous de si important à me dire ? s'enquit-il de sa voix nasillarde.

Le terroriste s'accouda sur le bureau et répliqua avec froideur :

- Je viens vous informer du jour de votre mort. (Ses yeux sautèrent d'homme en homme.) De votre mort à *tous*.

Bollé lui donna une tape sur le sommet du crâne. Chassin leva la main en signe d'apaisement.

- Vous avez un sacré toupet, mon ami, ricana-t-il.

- Je ne suis pas votre ami, vomit Cronos.

Une lueur de perplexité s'alluma dans le regard de Chassin.

- Savez-vous que votre tête est mise à prix deux millions d'euros, Roger ? Il me suffit de décrocher ce téléphone pour empocher la récompense. (Un rictus retroussa sa bouche.)

J'investirai l'intégralité de cette somme dans la traque de vos semblables. (Il gagna la fenêtre, contempla le spectacle de la rue.) Revenons à nos moutons. Je crois comprendre que vos comparses projettent de m'assassiner dans un futur proche. Où et quand ? demanda-t-il sans se retourner.

Le terroriste n'eut pas une seconde d'hésitation.

- Ici et maintenant.

Un frisson parcourut la colonne vertébrale de Chassin.

- Ah oui ! Et comment ?

Les traits de Cronos se plissèrent en une expression de satisfaction.

- A bout portant.

Cette précision accentua le malaise de Chassin.

- Soyons sérieux. Vous n'avez pas d'arme sur vous, vous êtes menotté. (Il reporta son attention sur Bollé.) Vous êtes certain qu'il est seul ?

- Absolument, affirma le capitaine.

Chassin réprima un soupir de soulagement.

- Dans ce cas, je ne vois pas l'intérêt de poursuivre cette discussion. Livrez-le à la police.

- L'OMLC a gagné, exulta Cronos, cependant que deux gardes s'avançaient vers lui. Vous appartenez déjà au passé.

Comme les militaires le saisissaient, il entonna une chanson :

*La bombe humaine, c'est l'arme de demain
Tu as le détonateur juste à côté du cœur
La bombe humaine, c'est toi elle t'appartient*

Bollé reconnut les paroles de « La bombe humaine » du groupe *Téléphone*. Il repensa à la détermination du terroriste, à son assurance et surtout à... cette cicatrice sur son torse.

En un éclair, il comprit.

Cronos explosa à l'instant où il ouvrait la bouche pour prévenir les autres.